



© Tadeusz Kluba

Sylvie Germain

France

Petite conversation avec des revenants

En partenariat avec l'Ina

L'auteur

Sylvie Germain est née en 1954 à Châteauroux. Elle suit des études de philosophie, auprès d'un professeur qu'elle admire, Emmanuel Lévinas. Elle commence à cette époque à écrire des contes et des nouvelles. Elle part ensuite en voyage dans les pays de l'Est et découvre la Tchécoslovaquie, pays dont elle tombe amoureuse. Dès 1983, elle publie *Le Livre des Nuits* suivi de *Nuit d'Ambre*, une saga familiale de près de 800 pages, qui reçoit six prix littéraires. À la suite de ce succès, elle part vivre à Prague où elle enseigne la philosophie et le français. Les années pragoises sont l'occasion de l'écriture puis de la publication en 1989 de *Jours de colère*, qui reçoit le prix Femina. En 1993, Sylvie Germain retourne en France. Son oeuvre forte et singulière se compose à ce jour d'une trentaine de livres marqués par l'aspiration à un au-delà du réel et par une quête du sens métaphysique des souffrances humaines. Il y est question de la misère et du mal qui habitent l'univers mais, chaque fois, une illumination donne sens aux malheurs et aux humiliations. Transfigurations et mythologie nouvelle mettent souvent l'histoire à contribution. Le thème de l'effacement, de la disparition progressive des êtres, des choses et de la mémoire revient dans plusieurs de ses récits, notamment dans son roman, *Hors Champ*. Sylvie Germain a reçu en 2012 le Grand Prix de la Société des Gens de Lettres.

Ressources

Site de l'éditeur :
<http://www.rentree-litteraire.com/auteur/sylvie-germain/>

La Presse

« Sylvie Germain ne cherche pas à dominer : on a l'impression que les histoires se déploient sans intervention démiurgique, que les personnages vivent leur vie... L'écriture rend sensible l'émotion, et le roman vivant. »

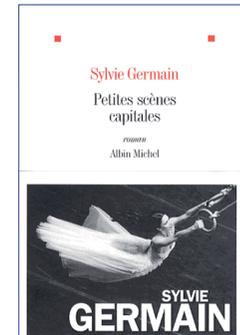
Livres Hebdo

« A travers une pure fiction, Sylvie Germain donne un texte d'une grande intimité, confiant à des personnages des désirs, des élans, des appels, des tristesses, des révoltes dont on la sent proche et contemporaine. Emouvant et juste. »

Le Monde des livres

Zoom

Petites scènes capitales (Albin Michel, 2013) (256 p.)



La première des "petites scènes capitales" pour Lili, c'est celle d'une photo que lui montre sa grand-mère, il y a une mère et son bébé, le bébé c'est elle, la mère a disparu. Quand son père se remarie elle se trouve à 5 ans avec trois soeurs et un frère par alliance, avec ce décalage de fille unique qui peine à comprendre les relations familiales et que l'adolescence rend plus opaques. L'aînée devient rebelle, le garçon veut devenir moine, la cadette meurt et chacun part loin du foyer.

Seule Lili reste en témoin muet de la tragédie familiale qui n'en a pas fini de révéler ses secrets, puis s'en va elle aussi étudier à Paris, change de cap en mai 68 pour l'expérience communautaire, poursuivant une quête de soi tâtonnante, traversée de rencontres, d'éblouissements solitaires, de révélations dont elle ne sait que faire. Plus qu'un roman familial c'est la recréation de scènes qui ont marqué les personnages, de l'enfance à l'âge adulte, de manière indélébile et souvent sous forme d'évocations très visuelles que Sylvie Germain explore.

Elle en déroule le questionnement intime : secret des origines, terreur enfantine de l'abandon, constitution toujours incertaine de soi, effarement devant le mal et aussi, ce que l'amour veut dire, comment vivre avec ses morts, comment répondre à un appel plus grand que soi. Et si l'énigme de son existence ne cesse de s'approfondir, c'est en scènes aussi fugitives qu'essentielles qu'elle en recrée la trame, en instantanés où la conscience et l'émotion captent l'essence des choses, effroi et éblouissement mêlés.

« Style cristallin fuyant l'émotion trop facile. Un roman très maîtrisé, subtil et faussement simple. »

Lire

« Une histoire familiale tortueuse. Mais finalement sereine, toute délicatement découpée en tableaux-photos impressionnistes. Sylvie Germain sait l'art de conter des fables mélancoliques qui nourrissent nos chemins. »

Télérama

→ Œuvres de fiction

Petites scènes capitales (Albin Michel, 2013) (256 p.)
Hors champ (Albin Michel, 2009 ; LGF / Livre de Poche, 2012) (190 p.)
L'inaperçu (Albin Michel, 2008 ; LGF / Livre de Poche, 2010) (245 p.)
Magnus (Albin Michel, 2005 ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (272 p.) Prix Goncourt des lycéens 2005
La Chanson des mal-aimants (Gallimard, 2002 ; Gallimard, coll. « Folio », 2004) (245p.), Grand Prix Thyde Monnier 2002 et prix des Auditeurs de la RTBF 2003
Tobie des marais (Gallimard, 1998 ; Gallimard, coll. « Folio », 2000) (221 p.)
Éclats de sel (Gallimard, 1996 ; Gallimard, coll. « Folio », 1997) (173 p.)
Immensités (Gallimard, 1993 ; Gallimard, coll. « Folio », 1995) (193 p.)
La pleurante des rues de Prague (Gallimard, 1992 ; Gallimard, coll. « Folio », 1994) (126 p.)
L' Enfant Méduse (Gallimard, 1991 ; Gallimard, coll. « Folio », 1993) (312 p.)
Opéra muet (Maren Sell, 1989 ; Gallimard, coll. « Folio », 1991-1994 INDISPONIBLE) (160 p.)
Jours de colère (Gallimard, 1989 ; Gallimard, coll. « Folio », 1991-1993) (268 p.) Prix Femina 1989
Nuit d'Ambre (Gallimard, 1987 ; Gallimard, coll. « Folio », 1989-1993) (360 p.)
Le Livre des nuits (Gallimard, 1984 ; Gallimard, coll. « Folio », 1987-1989) (352 p.) Prix du Lions Club International 1984, prix du Livre Insolite 1984, prix de Passion 1984, prix de la Ville du Mans 1984, prix Hermès 1984 et prix Grévisse 1984

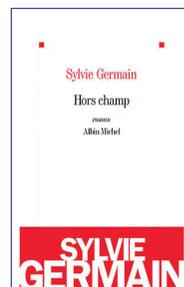
→ Essais littéraires

Rendez-vous nomades (Albin Michel, 2012) (150 p.)
Le monde sans vous (Albin Michel, 2011) (128 p.) Prix Jean Monnet de Littérature Être ou ne pas être : et s'il n'était

pas nécessaire de choisir ? européenne 2011
Quatre actes de présence (Desclée de Brouwer, 2011) (136 p.)
Chemin de croix (Bayard Centurion, 2011) (50 p.)
Patinir, Paysage avec Saint Christoph (Editions Invenit, 2010) (35 p.)
Les échos du silence (Desclée de Brouwer, 1996 ; Albin Michel, 2006) (128 p.)
Entre désir et renoncement, Collectif avec Julia Kristeva, Robert Misrahi, Dugpa Rimpoché, Marie de Solemne (Albin Michel, 2005) (176 p.)
Ateliers de lumière (Desclée de Brouwer, 2004) (97 p.)
Les Personnages (Gallimard, 2004 ; Gallimard, coll. « Folio », 2010) (128 p.)
Songes du temps (Desclée de Brouwer, 2003 INDISPONIBLE) (109 p.)
Le vent ne peut être mis en cage (Alice, 2002 INDISPONIBLE) (91 p.)
Couleurs de l'invisible (Al Manar, 2002-2003) (82 p.)
Célébration de la Paternité, avec Eliane Gondi-net-Wallstein (Albin Michel, 2001) (96 p.)
Mourir un peu (Desclée de Brouwer, 2000 ; L'Embrasure, 2010) (120 p.)
La grande nuit de Toussaint, photographies de Jean-Michel Fauquet (Le Temps qu'il fait, 2000 INDISPONIBLE) (75 p.)
Cracovie à vol d'oiseau (Editions du Rocher, 2000) (115 p.)
Etty Hillesum (Pygmalion/Gérard Watelet, 1999-2009) (215 p.)
Céphalophores (Gallimard, 1996 INDISPONIBLE) (168 p.)
Les échos du silence (Desclée de Brouwer, 1996 ; Albin Michel, 2006) (100 p.) Prix de littérature religieuse.
Vermeer- Patience et Songe de lumière (Flohic, 1993-1996 INDISPONIBLE) (89 p.)

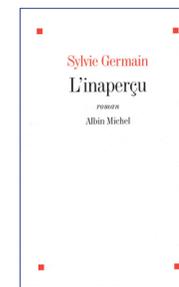
→ Œuvres de fiction

Hors champ (Albin Michel, 2009 ; LGF / Livre de Poche, 2012) (190 p.)



En l'espace d'une semaine, Aurélien, un homme ordinaire, va progressivement disparaître. Il est de plus en plus hors champ, perdant jusqu'à sa voix, son odeur et son ombre. Au fur et à mesure de cette genèse à rebours, il sort aussi de la pensée et de la mémoire des autres, même de ses proches. Cet effacement intensif s'opère au grand jour, dans l'agitation de la ville, à l'aune de tous ces naufragés qu'on ne regarde plus et qui ne comptent pour personne. Cauchemar, conte fantastique, parabole sur notre monde contemporain, réflexion sur la mémoire mais aussi sur l'écriture, *Hors champ*, dans une singulière conversion du regard, interroge jusqu'au vertige notre propre humanité.

L'inaperçu (Albin Michel, 2008 ; LGF / Livre de Poche, 2010) (245 p.)



Les Bérnyx : une famille ordinaire, avec son patriarche autoritaire, ses mères affairées, ses enfants fragiles, ses secrets et son lot de drames. Et il y a Pierre, qui vient de se greffer sur cette famille comme une sorte d'ange gardien dont on ignore presque tout, homme à tout faire, mais aussi à tout défaire.

Jusqu'au jour où il disparaît sans laisser d'autres traces que les brèches qu'il a ouvertes en chacun. Roman des origines autant que de la construction de soi, *L'inaperçu* fait coexister le plus sombre de l'Histoire et des tragédies individuelles avec la puissance de l'imaginaire, et les rêves les plus fous.

Magnus (Albin Michel, 2005 ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (272 p.) Prix Goncourt des lycéens 2005



L'année de ses cinq ans, Franz-Georg est tombé gravement malade et la fièvre a consumé en lui tous les mots, toutes les connaissances fraîchement acquises. Il ne lui reste aucun souvenir, sa mémoire est vide. Enfant oublieux et mutique, il doit tout réapprendre. Sa mère lui restitue son passé perdu en lui racontant l'épopée familiale

par épisodes, comme un feuilleton aux multiples figures héroïques dont il est le personnage central. Ce faisant, elle le remet au monde une deuxième fois par la seule magie de la parole. D'un fragment l'autre, il reconstruit son histoire. Les adultes le déconcertent. Il ne comprend ni leurs préoccupations ni leurs joies, et encore moins les propos bizarres qu'il leur arrive de tenir. Pourquoi son père abandonne-t-il son uniforme et rase-t-il les murs ? Qu'est-ce qui les pousse à changer de nom, à quitter leur maison et leur cercle de connaissances ? Pour quelles obscures raisons son père s'enfuit-il un beau jour au Mexique ? Pourquoi lui, Franz-Georg Dunketal devenu Franz Keller, est-il envoyé en Angleterre auprès d'un oncle dont il n'a jamais entendu parler ? Pourquoi doit-il désormais s'appeler Adam Schmalker ? Jusqu'alors maintenu dans l'ignorance de presque tout, il découvre auprès de son nouveau tuteur la face cachée de ce Reich que célébrait sa mère et que son père avait servi avec une abjection zélée. L'âge des fables est révolu : la réalité le rattrape au collet. Si la violence de sa désillusion le confronte au mensonge, elle l'amène à l'intelligence critique et à la lucidité courageuse.

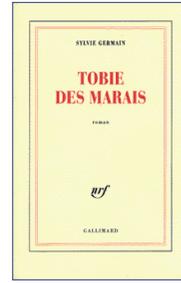
La Chanson des mal-aimants (Gallimard, 2002 ; Gallimard, coll. « Folio », 2004) (245p.), Grand Prix Thyde Monnier 2002 et prix des Auditeurs de la RTBF 2003



La narratrice, abandonnée à sa naissance à la porte d'un couvent, vagabondera au fil des ans d'une place à l'autre, à travers la France. C'est comme si elle n'avait pas de vie propre, mais elle participe intensément à celle des autres et aux drames dont elle est le témoin, sondant toujours plus profondément les mystères

du cœur et du corps humains en lesquels rôde si souvent la folie. Elle grandit dans les Pyrénées, chez la veuve d'un fusillé, parmi des enfants qui attendent en vain le retour de leurs parents chassés par la guerre, puis dans une auberge où l'on pratique une culte étrange et truculent de l'ours, ensuite dans un manoir où pèse un secret en forme de cruelle mascarade. Devenue adulte, elle est servante dans divers hôtels, dans un bordel champêtre, dans un bistrot de gare, puis à Paris où elle côtoie des gens insolites, parfois inquiétants, et où elle finit chanteuse de rue, attelée à un orgue de Barbarie. Dans la splendide sauvagerie des montagnes et dans celle, bien plus féroce, de la ville, elle ne cessera de creuser et de fortifier sa solitude, ainsi que son don de compassion. La façon dont l'auteur donne la parole à cette paria surprend par la beauté des images, la fulgurance des visions, la violence de certaines scènes.

Tobie des marais (Gallimard, 1998 ; Gallimard, coll. « Folio », 2000) (221 p.)



Un petit enfant en ciré jaune roule sur son tricycle sous l'orage. On dirait un soleil miniature. On lui a crié : "Va au diable !", et il y file, chassé par le vent du malheur. Ainsi commence ce roman de Sylvie Germain où l'on voit ensuite une cavalière décapitée revenir sans sa tête, sur sa jument. Et cette

tête demeure introuvable, et donc sans sépulture comme l'ont été tous les morts de la famille de Tobie du côté de la branche paternelle. Déborah, l'arrière-grand-mère de l'enfant, a quitté autrefois son village de Pologne pour émigrer en Amérique, mais, refoulée à Ellis Island, elle a fini par s'installer, après bien des détours, au cœur du Marais poitevin. Elle a traversé l'Histoire du siècle en perdant la plupart des siens, et se tient auprès de Tobie en gardienne de la mémoire. Devenu jeune homme, Tobie se lie d'amitié avec Raphaël et tous deux partent en voyage. Au cours de celui-ci, Tobie fait la connaissance d'un peintre et de sa fille Sarra, aussi belle que maudite... Pour raconter cette histoire riche en merveilleux, en émotions, en amour, Sylvie Germain s'est librement inspirée du célèbre récit biblique, *le Livre de Tobie*.

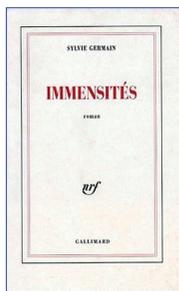
Éclats de sel (Gallimard, 1996 ; Gallimard, coll. « Folio », 1997) (173 p.)



Ludvík M. avait quitté Prague quand son pays souffrait d'une « cécité de l'âme ». À l'Ouest, il avait connu un grand amour avec Esther. Puis Esther l'avait trahi et il s'était ensuivi un exil à rebours. Il était revenu à Prague. Là désormais, tout devient étrange, se pare d'irréalité. Tandis que celui qui fut son maître très admiré dans

sa jeunesse, Joachym Brum, entre en une longue agonie et ne meurt qu'au jour qu'il a choisi, Ludvík ne cesse de faire des rencontres insolites. Au restaurant, à la Caisse d'Épargne, chez un kiosquier ou à l'hôpital, tous ses interlocuteurs lui tiennent des propos étranges où constamment revient le thème du sel, symbole de pureté, d'innocence, et aussi de feu intérieur, des larmes et de l'offrande à Dieu, lequel s'obstine ici dans un troublant silence. Mais l'irréalité croissante qui s'engouffre dans sa vie révèle en fait à Ludvík un surcroît de réalité, et à l'ombre du grand Rabbi Loew il retrouve enfin le goût du sel de la vie qu'il avait si longtemps laissé s'affadir.

Immensités (Gallimard, 1993 ; Gallimard, coll. « Folio », 1995) (193 p.)



Autour de Prokop Poupa, professeur de littérature réduit à l'état de balayeur dans les rues de Prague, évoluent quelques hommes et femmes marginalisés par la dissidence. Chacun, par dérision, imagine qu'un dieu Lare veille sur lui. L'un le situe dans sa cuisine, un autre sur le balcon, au grenier ou à la cave ; Pro-

kop, lui, place son dieu Lare dans les cabinets qui deviennent un haut lieu de lecture, de méditation et de doutes. Arrive la révolution. Certains de ses amis retrouvent une place, voire de l'importance, dans la nouvelle société ; pour d'autres, il est trop tard. Prokop, lui, dérive hors de ce clivage entre l'ancien et le nouveau, il erre en solitaire dans les immensités du songe, de la folie humaine, et du silence de Dieu, jusqu'à s'échouer parfois dans des rêveries hallucinées sur la douleur de ceux qui ont été déchus du bonheur d'aimer, et plus encore sur le malheur de ceux qui ont été traîtres à l'amour. Toujours déambulant dans les rues de sa ville, entre le vide et l'espérance, Prokop ne sait plus rien sinon qu'il n'est rien, et ce constat est consentement ; il « offre ce rien dans les ténèbres », au fond desquelles peut-être gît l'inespéré.

La pleurante des rues de Prague (Gallimard, 1992 ; Gallimard, coll. « Folio », 1994) (126 p.)



« Cette inconnue, qui donc est-elle ? Une vision, elle-même porteuse, semeuse de visions. Une vision avare de ses apparitions. Elle ne s'est montrée que peu de fois, et toujours très brièvement. Mais chaque fois sa présence fut extrême. Une vision liée à un lieu, émanée des pierres d'une ville. Sa ville. - Prague.

Jamais elle n'a paru ailleurs, bien que certainement elle en ait le pouvoir. Cette femme n'a ni nom, ni âge ni visage. Peut-être en a-t-elle, mais elle les tient cachés. Son corps est majestueux, et inquiétant. Elle est immense, une géante. Et elle boite fortement.» Sylvie Germain.

L'Enfant Méduse (Gallimard, 1991 ; Gallimard, coll. « Folio », 1993) (312 p.)



Une petite fille, Lucie Daubigné, vit une enfance paisible et heureuse dans un village du Berry, au cœur des landes et des marais peuplés d'oiseaux, d'insectes, de crapauds et de fées invisibles. Les voix des bêtes, du vent et des légendes restées vivantes tissent le chant de la terre. Un chant plein de

douceur. Mais le calme bonheur du lieu et de l'enfance est soudain brisé. Un ogre rôde dans le pays, avide de corps de petites filles. La douleur et le deuil se lèvent sur son passage. Lucie devient la proie de l'ogre. Mais, si celui-ci ne la tue pas, comme ses autres victimes, il détruit peu à peu en elle l'innocence, la joie de vivre, l'amour et la bonté. Lucie, rongée par son secret de honte et de souffrance, se transforme en une créature maigre, laide et haineuse. Elle s'ensauvage. Le chant de la terre devient un chant de guerre et de vengeance. Armée de la seule force de son regard, l'Enfant Méduse entreprend le combat contre l'ogre. Lucie vaincra, mais ni la paix, ni l'innocence ne lui seront rendues. La douleur, la violence et la haine ont pris trop profondément racine en elle. Il faudra longtemps à Lucie, très longtemps, pour réapprendre à vivre en paix avec le mal, avec les autres et elle-même...

Jours de colère (Gallimard, 1989 ; Gallimard, coll. « Folio », 1991-1993) (268 p.) Prix Femina 1989



Dans les forêts du Morvan, loin du monde, vivent bûcherons, floteurs de bois, bouviers, des hommes que les forêts ont faits à leur image, à leur puissance, à leur solitude, à leur dureté. Même l'amour, en eux, prend des accents de colère - c'est ainsi par excès d'amour que Corvol, le riche propriétaire, a égorgé sa belle

et sensuelle épouse, Catherine, au bord de l'eau - et la folie rôde : douce, chez Edmée Verselay qui vit dans l'adoration de la Vierge Marie ; ou sous l'espèce d'une faim insatiable, chez Reinette-la-Grasse ; ou d'une extrême violence, chez Ambroise Mauperthuis qui se prend de passion pour Catherine, qu'il n'a vue que morte, et qui s'empare de son corps, puis des biens de Corvol, enfin des enfants de Corvol. Il finira par perdre sa petite-fille Camille, le seul être qu'il ait jamais aimé, par excès d'amour, encore.

Nuit d'Ambre (Gallimard, 1987 ; Gallimard, coll. « Folio », 1989-1993) (360 p.)



Le premier mort de l'après-guerre est un enfant. Petit-Tambour, tué dans la forêt au cours d'un accident de chasse. Et cette enfance qui a perdu son corps se fera don, un don obscur de douleur et d'espoir, aux vivants et aux morts à venir, ainsi qu'aux arbres. Un grand if se met en marche pour prendre racine sur sa tombe ;

le tourbillon de baies, que sèmeront ses branches emportera Pauline, la mère, et le père, Baptiste, s'effacera doucement au fil des larmes sans fin versées par son corps qui sans elle ne peut vivre. Alors le second fils, Charles-Victor, dit Nuit-d'Ambre, livré à l'abandon, se voudra habité par la colère et la haine. Le roman est l'histoire de ce voyage au bout du mal jusqu'à ce que, comme Jacob dans la Bible, il soit enfin terrassé par l'Ange. Sylvie Germain nous offre ici une œuvre foisonnante d'épisodes étranges, dont chaque page semble traversée par un souffle d'Apocalypse et où, comme le dit Schelling, "la vérité redevient fable et la fable vérité".

Le Livre des nuits (Gallimard, 1984 ; Gallimard, coll. « Folio », 1987-1989) (352 p.)



Parti des confins de la terre et de l'eau, Victor-Flandrin Péniel, portant au cou les larmes de son père dont le visage fut sabré en 1870 par un uhlan, et toujours accompagné d'une mystérieuse ombre blonde, viendra s'établir dans un hameau perdu au bout du territoire et encerclé de forêts où rôdent encore les loups. C'est

dans ces terres frontalières, par où la guerre sans cesse refait son entrée au pays, et dans la vie et la mémoire des hommes, que Victor-Flandrin, dit Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup, prendra femme, par quatre fois, et engendrera une nombreuse descendance, toute marquée par la gémellité et la violence de la passion. Bien des romans d'aujourd'hui s'emploient à nous montrer les hommes et les femmes broyées par l'histoire. Mais, avec ce récit, cette terrible réalité se transfigure aux dimensions du légendaire, du conte fantastique.

→ [Essais littéraires](#)

Rendez-vous nomades (Albin Michel, 2012) (150 p.)



Qu'en est-il de 'Dieu' ? Est-ce une invention, et si oui, de quel type: une oeuvre géniale créée par l'imagination humaine, une découverte insoupçonnée, inimaginable, opérée par voie de révélation, une pure fiction construite sur fond de peur et de désir, un mensonge phénoménal concocté pour les naifs ?

On peut opter pour une signification unique et s'y tenir sa vie durant, ou migrer d'un sens à un autre au fil du temps.

On peut aussi déambuler sans fin, en zigzag et en spirale, autour d'une seule signification qui s'impose plus troublante et magnétique que les autres, pour l'interroger, encore et encore. Et si celle-ci, aussi sapée, criblée de doutes, de points critiques et de pénombres soit-elle, coïncide avec les données de la religion reçue en héritage par voie du hasard de la naissance, alors ce hasard se transforme progressivement en aventure, et l'aventure en destin, à force d'être sans cesse relancée, poursuivie.

Le *Monde sans vous* était une méditation sur l'absence des défunts qui nous laisse « sans voix », dans une stupeur irrémédiable. Or, pour Sylvie Germain, c'est précisément au cœur de ce silence que peut advenir la possibilité de se mettre à l'écoute d'un écho de cet « absolu du Loin » vers lequel sont partis les défunts. Question de « foi », sans doute.

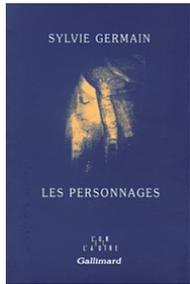
Le monde sans vous (Albin Michel, 2011) (128 p.)



"Chacun recèle dans son imaginaire un atlas amoureux qu'il compulse selon sa fantaisie. Un atlas amoureux est forcément extravagant, illustré de cartes et de planches qui ne respectent pas toujours la bonne échelle. C'est un imprécis de géographie passionnelle". Que le voyage soit dans

l'espace, la Sibérie en trans-sibérien jusqu'à Vladivostok, ou dans le temps, le souvenir des êtres chers et disparus, Sylvie Germain, par la puissance et la beauté des images qu'elle évoque, nous en fait partager l'émotion, la force des sentiments, l'aura des légendes qui le nimbe et la fragilité de toute existence.

Les Personnages (Gallimard, 2004 ; Gallimard, coll. « Folio », 2010) (128 p.)

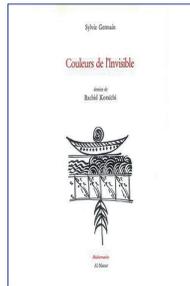


« Un jour, ils sont là. Un jour, sans aucun souci de l'heure. On ne sait pas d'où ils viennent, ni pourquoi ni comment ils sont entrés. Ils entrent toujours ainsi, à l'improviste et par effraction. Et cela sans faire de bruit, sans dégâts apparents. Ils ont une stupéfiante discrétion de passe-muraille. Ils : les per-

sonnages.

On ignore tout d'eux, mais d'emblée on sent qu'ils vont durablement imposer leur présence. Et on aura beau feindre n'avoir rien remarqué, tenter de les décourager en les négligeant, voire en se moquant d'eux, ils resteront là. Là, en nous, derrière l'os du front, ainsi qu'une peinture rupestre au fond d'une grotte, nimbée d'obscurité. Une peinture en grisaille, mais bientôt obsédante. Là, à la frontière entre le rêve et la veille, au seuil de la conscience. Et ils brouillent cette mince frontière, la traversent continuellement avec l'agilité d'un contrebandier, la déplaçant, la distordant. Là, plantés sur ce seuil mouvant avec la violence immobile et mutique d'un mendiant qui a jeté sur vous son dévolu et qui ne partira pas avant d'avoir obtenu ce qu'il veut. » Sylvie Germain.

Couleurs de l'invisible (Al Manar, 2002-2003) (82 p.)



Neuf nouvelles de Sylvie Germain illustrées par Rachid Koraïchi. Une prose inspirée, à l'extrême limite de l'effusion poétique, dans laquelle l'auteur du « Livre des nuits » poursuit sa quête métaphysique. Autour des neuf couleurs qui ont déclenché son imagination créatrice, Sylvie Germain convoque

cultures et religions. Rachid Koraïchi la rejoint ; ensemble ils suggèrent le mystère de l'invisible. Un livre de dialogue, au sens plein du terme.

Mourir un peu (Desclée de Brouwer, 2000 ; L'Embrasure, 2010) (120 p.)



« Partir, dit-on, c'est mourir un peu. » Mais partir d'où. pour aller où, et qu'entend-on par « mourir un peu » ? Comment le verbe mourir peut-il s'accommoder d'un adverbe de quantité alors qu'il désigne un événement à chaque fois unique, définitif, absolument inquantifiable ? Il en est du verbe mourir comme du

verbe aimer : leur adjoindre un adverbe de quantité, d'intensité ou de manière revient à en moduler le sens de façon radicale, l'air de rien. « L'amour, la mort : on ne badine ni avec l'un ni avec l'autre. Effeuille le verbe mourir ainsi qu'une fleur des champs c'est mettre à nu son propre cœur, ses pensées, son espérance. » Sylvie Germain traque la dynamique de la quête spirituelle à travers le thème des pas, de l'arrachement de la mort à nous-mêmes, avec l'écriture vive et inspirée qu'on lui connaît.